Quelle pure et innocente victime n'avez-vous pas choisie, Seigneur Jésus, pour le triomphe de votre Saint Nom parmi les tribus noires que vos Oblats évangélisent!

La liste de nos morts est ouverte maintenant!...

Par le plus digne, peut-être! ». *R.I.P.*

* * *



UN APOTRE DES HUMBLES: LE R. P. YVES-MARIE FLOC'H, O M.I. (1883 1952)

Enfin, après avoir langui pendant plus de six mois dans une chambre d'hôpital, l'âme du cher Père Floc'h a été délivrée de sa douloureuse captivité le mardi 22 juillet (1952), à 9 heures du soir. Le vendredi 25, en la fête de l'apôtre saint Jacques, l'un de ses Patrons célestes, au milieu d'un groupe imposant de prêtres, presque tous Oblats, de Religieuses, Soeurs de la Providence, et de laïcs, sous la présidence de S. E. Mgr Routhier et du R. P. Armand Boucher, provincial, on descendait son corps dans la fosse, au cimetière de Grouard.

Notre vénéré défunt était âgé de 69 ans, 5 mois et 16 jours, dont 49 ans, 9 mois et 20 jours de profession religieuse, 45 ans et 5 mois de sacerdoce et 44 ans d'apostolat parmi les Indiens et Métis cris du de Grouard.

Premières années et vocation missionnaire.

Le révérend Père Floc'h était né, le 6 mars 1883, dans cette Bretagne où la foi est solide comme le granit de son sol, à Lannilis, un gros bourg et chef-lieu de canton, de l'arrondissement de Brest, dans le Finistère (France). Son père se nommait Jean-Anne Floc'h; sa mère, Marie-Yvonne Fagon, et leur fils reçut, au baptême, le 8 mars, les noms

d'Yves-Marie-Jacques. Ainsi, dans cette famille profondément chrétienne, les noms eux-mêmes proclamaient les dévotions les plus chères aux âmes bretonnes, dévotion à Marie, à sainte Anne et à saint Yves, avec celles aux apôtres saint Jean et saint Jacques.

L'enfant grandit au sein d'une famille nombreuse, car quatre frères et trois soeurs survivent au défunt.

Yves-Marie fit ses études primaires au pensionnat de Lambézellec, où, le 16 mai 1894, il reçut la confirmation et fit sa première communion.

De 1895 à 1901, il fit ses études classiques au petit-séminaire de Pont-Croix.

Le désir des missions le fit entrer au noviciat des Oblats, à Angers, où il prit le saint habit le 1er octobre 1901 et fit ses premiers voeux le 2 octobre 1902.

Du noviciat il passa au scolasticat de Liège (Belgique), où il fit ses études de philosophie et de théologie, de 1902 à 1908, sans être dérangé par les obligations militaires, si ce n'est pour l'admission aux voeux perpétuels, qui en fut retardée jusqu'au 22 juin 1906.

La réception des saints Ordres, retardée aussi en conséquence, suivit à intervalles très rapprochés: tonsure et ordres mineurs, le 21 octobre 1906, des mains de Mgr Gaughren, O.M.I.; sous-diaconat, le 4 novembre 1906, de Mgr Grouard, O.M.I.; diaconat, le 11 du même mois, de Mgr Miller, O.M.I., trois évêques missionnaires alors en Belgique à l'occasion d'un Chapitre Général. Enfin il fut ordonné prêtre, par Mgr Rutten, évêque de Liège, le 23 février 1907.

Un an plus tard, le 24 février 1908, il reçut son obédience pour le vicariat d'Athabaska.

* * *

Le 21 juin 1908, il arrivait à la mission Saint-Bernard, du Petit Lac des Esclaves, ayant voyagé,

depuis Edmonton, par les moyens de ce temps-là; grosses voitures de transport jusqu'à Athabaska-Landing et de là à Grouard (qui n'avait pas encore ce nom) par les bateaux à vapeur.

La plus grande partie de sa vie missionnaire allait se passer à Grouard ou dans son voisinage, à part deux séjours, l'un de neuf mois, au Fort Vermillon, et l'autre de six ans et sept mois au Wabaska.

Remarquons tout de suite que la note la plus caractéristique de l'apostolat du Père Floc'h, ainsi que l'a très justement fait ressortir S. E. Mgr Routhier, après la messe des funérailles, fut un zèle ardent et inlassable. Voici le témoignage que lui rend son plus fidèle ami et compagnon, le R. P. Giroux, O.M.I.: « Il a toujours été un zélé et pieux missionnaire. Il s'attirait l'estime de tous ceux qui le rencontraient ou venaient le consulter, et lui donnaient avec raison le titre de *juge impartial*. Dès qu'un Métis ou un Indien se présentait, il était prêt à lui rendre service, à lui donner les explications utiles en ses difficultés, à lui dire comment s'y prendre pour réussir. Aussi lui confiait-on le soin d'écrire et le succès couronnait ses efforts. Au pèlerinage de sainte Anne, tout récemment, je n'ai pas rencontré d'Indiens qui ne m'aient parlé du Père Floc'h: « Je l'aimais tant! Il était si bon! » était le refrain de tous. Plusieurs ont donné de l'argent pour le recommander aux prières; tous exprimaient leur religieux respect par leurs gestes et leurs paroles et surtout cet *Ah!* si significatif dans la langue crise ». (Lettre du 30 juillet 1952).

A Grouard.

Grouard fut la mission où le Père Floc'h fourbit ses armes, sous les exemples et la direction des grands missionnaires que furent Nos Seigneurs Grouard et Joussard et les Pères Falher et J. B. H. Giroux.

Son premier séjour y fut de huit ans, de juin 1908 à juin 1916.

Il est intéressant de noter que durant quatre de ces années, de 1909 à 1913, le Père Floc'h commença à desservir les Indiens de la mission Saint-Benoît, du lac Poisson-Blanc. Il s'y rendait une fois par mois, et en outre, chaque hiver, il faisait la visite des stations éloignées, rattachées à cette mission, celles notamment du lac Poisson et du lac des Huards.

Cette pauvre et vaste contrée avait eu jusqu'alors une si fâcheuse réputation qu'on l'appelait, d'un mot grossier, « le trou du diable »!

Les visites du Père Floc'h abolirent ce triste renom. Des païens se convertirent; les catholiques devinrent meilleurs. La transformation fut même si sensible, apparemment, que bientôt la tâche confiée au Père Floc'h fut le sujet d'une jalousie... Mais les missionnaires en ont parfois de si étranges!... Toujours est-il que le Père Pétour désira s'occuper à son tour de ces pauvres Indiens, et qu'ils lui furent cédés, non sans une peine réelle pour le Père Floc'h, qui s'était épris d'une sincère affection pour ces âmes frustes, mais bonnes, éparses au fond des bois.

A cette époque-là pourtant, l'extraordinaire et éphémère développement de Grouard donnait assez de travail à son curé, le Père Floc'h, pour lui enlever quelque peu le désir des longs et rudes voyages.

A Saint-Bruno.

Au reste, lorsque la ville de Grouard se mit à fondre aussi rapidement qu'elle avait grossi quelques années auparavant, le Père Floc'h fut nommé directeur de la mission de Saint-Bruno, plus connue maintenant sous le nom de Joussard.

Laissant donc sa chère paroisse de Grouard, le Père Floc'h se rendit, le 3 juillet 1916, à la mission toute voisine, qui comprenait, avec l'école indienne,

les trois Réserves de la rive sud du Petit Lac des Esclaves, Réserves de Sucker Creek, de Driftpile et de Kinuso.

Durant trois ans et trois mois il conserva cette charge, sauf pendant un mois environ, en octobre-novembre 1918, où la fameuse grippe espagnole faillit l'envoyer prématurément rendre ses comptes à Dieu. Il avait contracté la terrible maladie le 26 octobre, en visitant des malades. Chose surprenante, tandis qu'il était soigné à l'hôpital Saint-Joseph, de Grouard, le Père Giroux, qui le remplaça, visita constamment les malades et les mourants, qui furent très nombreux, leur donnant tous les soins, aussi bien corporels que spirituels, sans en éprouver le moindre mal. Quant au Père Floc'h, on le revit, dès le 19 novembre, à Saint-Bruno, où son supériorat s'acheva par la construction d'une aile au couvent, bâtisse de 50 pieds par 25.

Le 11 octobre 1919, le Père Jean-Baptiste-Henri Giroux venait le remplacer dans cette mission, tandis que lui-même retournait à Grouard, pour y reprendre son ancienne charge de curé.

A Grouard.

Cette fois, le Père Floc'h devait résider à la première mission du Vicariat pendant plus de seize ans, soit du 12 octobre 1919 au 20 septembre 1935, dont douze ans et huit mois comme supérieur, c'est-à-dire à partir de janvier 1923.

Durant cette longue période de sa vie missionnaire, il ne fut pas seulement le père d'une grande paroisse, et le directeur et principal d'une importante école indienne, mais encore le conseiller et le confident de son Evêque, Mgr Grouard.

Après la mort du vénérable prélat, en mars 1931, le Père Pétour ayant été transféré de la mission du lac Poisson-Blanc à celle du Wabaska, le Père Floc'h reprit ses visites à cette mission, comme

dans ses premières années, mais avec de plus grandes fatigues, en raison de l'âge, car il arrivait à 38 ans, et cela se prolongea encore quatre ans.

Au Fort Vermillon

Au mois de septembre 1935, une obédience l'envoya à la mission Saint-Henri, du Fort Vermillon, où le Père Habay était supérieur.

Malgré ses 42 ans d'âge et l'éloignement très considérable de plusieurs dessertes, le Père Floc'h, certainement fort dépaysé dans cette contrée si éloignée de Grouard, se montra toujours prêt à n'importe quel voyage, au dire de son supérieur, qui d'ailleurs s'efforçait de lui épargner les plus pénibles.

Mais ce séjour au Fort Vermillon fut de courte durée: du 24 septembre 1935 au 20 juin 1936 seulement, soit en tout neuf mois.

Au Poisson-Blanc.

Une nouvelle obédience rappelait notre cher missionnaire dans la région de Grouard, mais pour l'envoyer *résider* au Lac Poisson-Blanc, où il allait demeurer pendant deux ans et huit mois, complètement seul.

Au Wabaska.

Le Wabaska se trouvant alors dépourvu de supérieur, par suite de l'appel du Père Habay à Grouard, en remplacement du Père Falher, décédé, le Père Floc'h y fut envoyé, redevenant alors supérieur, mais aussi chargé de desservir plusieurs petites missions. Sa résidence totale y fut de 6 ans et 7 mois, d'avril 1939 à octobre 1945, la première année à la mission Saint-Martin, les autres à la mission Saint-Charles, sur le lac Wabaska-Nord.

Ces deux séjours, au Poisson-Blanc et au Wabaska, formant un total de neuf ans et trois mois, ne furent qu'une longue lutte contre les ministres protestants et contre le gouvernement d'Ottawa, pour

la défense des Indiens. C'est alors qu'il écrivit cette multitude de lettres auxquelles faisait allusion, plus haut, le Père Giroux. Le style de ces lettres pouvait bien n'être pas du meilleur anglais, mais la logique en était si rigoureuse et le rappel de la législation concernant les Indiens si précis que le gouvernement, dans son Département des Affaires Indiennes, ne les aimait pas du tout. C'est à ce propos que le Père Floc'h écrivait un jour: « La tâche de faire aimer le bon Dieu par les pauvres Indiens n'est pas toujours facile: il faut combattre contre l'esprit du mal... On est sujet à toutes sortes de menaces; mais on n'en tient aucun compte, et finalement cela n'aboutit à rien, et l'on a la satisfaction d'avoir tout de même arraché quelques âmes aux griffes du démon.

« Je commence à être habitué à cette lutte. Au lac Poisson-Blanc j'étais la visée continuelle du ministre protestant. Que d'encre a été gaspillée pour rien à mon sujet! J'ai toujours tenu bon, et on a eu le dernier mot. Ici, c'est un peu la même chose: lettres, télégrammes jusqu'à recourir à la police, tout a été mis en action contre moi. Résultat: néant pour le ministre. Sans doute je finirai bien par goûter de la prison quelque beau jour; mais peu importe, puisque ce ne sera que pour la défense du droit, qui n'est pas toujours reconnu par le pouvoir civil. Je ne ferais que marcher sur les traces de mes ancêtres, *qui ont payé de leur tête* lors de la grande révolution ». (Lettre du 1er juillet 1940).

En réalité, il n'eut pas à payer de sa tête et ne fut pas même mis en prison; mais cette ténacité de près de dix ans à défendre ses chers Indiens usait peu à peu le vaillant missionnaire, qui passait, dans cette lutte, de 53 ans à 62.

Au lac Poisson-Blanc.

Ce qui d'ailleurs acheva de ruiner sa santé, ce fut un dernier séjour au lac Poisson-Blanc, d'octobre

1945 à novembre 1950, soit environ cinq ans, sauf un voyage en France, de mai à novembre 1949.

La prolongation de la lutte susdite, avec une nourriture trop peu substantielle et trop monotone, telle pourtant qu'il la voulait, et des voyages pénibles, usèrent jusqu'au bout les forces physiques de cet homme, toujours aussi ardent et toujours aussi incapable de songer à son propre confort.

Il approchait désormais les soixante-sept ans.

La Fin.

Les supérieurs, jugeant le temps venu de lui procurer quelque repos, le retirèrent du lac Poisson-Blanc pour le mettre à Saint-Bruno, où il pourrait encore rendre service par un peu de ministère et l'enseignement du cris aux jeunes missionnaires.

Ce demi-repos, préparatoire au définitif repos de la tombe, devait, selon les prévisions divines, se prolonger du 5 novembre 1950 au 22 juillet 1952. Mais, de ces 21 mois, plusieurs furent pris par des séjours dans les hôpitaux, soit d'Edmonton, soit de High Prairie. Les huit derniers mois, particulièrement, ne furent guère qu'une continuelle réclusion dans la chambre et au lit.

Et, pendant ces huit mois, les docteurs ne parvinrent pas à découvrir le foyer d'infection qui conduisait fatalement le malade à la mort. De quelle infection d'ailleurs était-il besoin pour achever de faire mourir un homme en qui le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, un zèle perpétuellement dévorant — mais tout à fait en dehors du domaine de la médecine — avait desséché toutes les sources vitales, brûlé tous les tissus, réduit le corps à l'état de squelette?

Affaibli depuis plusieurs semaines au point de ne pouvoir presque plus faire le moindre mouvement, ni même ouvrir les yeux, il passa ses derniers jours sans être capable de dire une parole, mais

paraissant avoir encore sa connaissance et attendre le dernier moment avec une sainte résignation.

Le soir du 22 juillet, sa faiblesse augmenta, sa respiration devint plus courte et de moins en moins sensible. Il n'eut, pour ainsi dire, aucune agonie; mais il s'endormit, dans le Seigneur, sans secousse, sans effort, tout juste comme une flamme s'éteint, faute d'aliment, ou comme le petit enfant s'endort paisiblement entre les bras de sa mère. Car on peut dire aussi de lui qu'il est mort entre les bras de la très sainte Vierge Marie, qu'il avait priée avec tant de ferveur depuis son enfance, et que, durant toute sa vie missionnaire, il s'était efforcé de faire aimer de toutes les âmes avec lesquelles il avait été en contact.

Qu'il repose en paix maintenant, dans le cimetière de Grouard, près des grands missionnaires dont il s'est tant appliqué à suivre les traces.

* * *

HOCHW. P. EUGEN BREITENSTEIN, O. M. I. (1872-1952)

Am 2. Februar 1952, dem Feste Mariä-Lichtmess, starb im Missionskonvikt zu Borken wenige Wochen vor der Vollendung seines 80. Lebensjahres Pater Eugen Breitenstein. Ebenso still und unauffällig, wie er unter uns gelebt und gewirkt hat, ist er auch von uns gegangen. Nur acht Tage Krankenlager gingen seinem noch ganz unerwarteten Heimgang voraus.

Der Lebensweg des hochverdienten lieben Verstorbenen ist weithin bekannt und schnell erzählt. Das Katholische Eichsfeld ist seine Heimat. Hier wurde er am 23. April 1872 als Kind christlicher Eltern geboren. Mit 12 Jahren fasste der kleine Eugen den Entschluss, Oblatenpater zu werden. Er absolvierte die Gymnasialklassen in Heer und Valken-